



P O L O G N E L I T T E R A I R E

R E V U E M E N S U E L L E

Nr. 85-86

Varsovie, 15 octobre — 15 novembre 1933

Huitième année

Direction: Varsovie,
Złota 8, tél. 242-82;
administration, publi-
cité: Królewska 13,
tél. 223-04
 Succursale d'admini-
stration: Paris, 123,
boul. St. Germain,
Librairie Gebethner
et Wolf,
Abonnement d'un an
4 francs suisses

Le livre polonais à l'étranger

INITIATIVE

On prétend généralement que la littérature polonaise est très peu connue ou méconnue au delà des frontières du pays, que l'on traduit très peu d'écrivains polonais, que les institutions chargées de la propagande polonaise s'acquittent avec trop de négligence de leurs devoirs.

Les discussions à ce sujet n'ont d'ordinaire abouti à aucun résultat, et il est apparu que ces reproches ne reposaient pas, en partie, sur des faits réels, et provenaient plutôt de ce qu'on ne se rendait pas compte du véritable état des choses.

Sans aucun doute il serait indispensable de savoir si la production polonaise rayonne à l'étranger et comment elle s'y répand, si la culture polonaise s'étend en larges ondes, ou au contraire se réduit à un étroit essor. Et certes, la question est de toute importance, aussi bien pour l'écrivain que pour l'Etat.

C'est pourquoi, lorsque dans une des réunions du Comité de Propagande, auprès du Ministère des Affaires Etrangères, la Présidente, Mme Joseph Beck, proposa d'organiser une exposition du livre polonais traduit en langues étrangères, et de réunir à cet effet le plus grand nombre possible d'imprimés, le Comité approuva avec enthousiasme cette heureuse initiative, et comprit immédiatement toute la portée d'une exposition de ce genre. Le

la documentation la plus exacte en aussi peu de temps que possible, il fallait réduire l'exposition à une certaine période et à certains domaines. Par conséquent on s'est décidé à ne faire figurer dans le catalogue que la littérature, l'art et la musique de 1900 à nos jours.

ORGANISATION

Le Comité de Propagande auprès du Ministère des Affaires Etrangères a constitué un Comité spécial dont Mme Joseph Beck a accepté la présidence et auquel elle a appelé des gens de lettres, des artistes et des bibliographes. Ce Comité s'est immédiatement mis à l'oeuvre.

On s'est adressé à toutes les missions diplomatiques à l'étranger et aux consulats de Pologne, aux bibliothèques, aux institutions spéciales, aux auteurs, aux traducteurs, aux éditeurs, en leur demandant de vouloir bien faire parvenir des traductions ou de fournir des renseignements bibliographiques.

Partout ces démarches ont trouvé le plus favorable accueil, et l'on s'est empressé de prêter aux organisateurs le plus bienveillant concours. De toute l'Europe, des Etats-Unis, des pays de l'Amérique du Sud, du Japon etc. sont parvenus des exemplaires de traductions.

Néanmoins, grandes étaient les difficultés à réunir les matériaux bibliogra-

été non plus tenu compte des écrits dispersés dans les feuilles publiques et les revues de pays divers. On a enfin écarté

les traductions en langue juive, ruthène, blanc-ruthène etc., parues en Pologne, mais en faisant figurer dans le catalogue

des ouvrages en ces mêmes langues, édités à l'étranger.

QUELQUES CHIFFRES

Et maintenant si nous voulons voir jusqu'où ont pénétré les manifestations de la culture polonaise, et où elles ont trouvé plus ou moins de résonance, si nous tenons à déterminer jusqu'à quel point ont raison ceux qui, comme nous l'avons dit au début de cette notice, prétendent que la littérature polonaise est peu connue ou méconnue, ayons recours aux chiffres qui parlent le plus objectivement.

Et d'abord voici la liste des pays représentés à l'exposition et le nombre des traductions pour chacun d'eux: Autriche — 42, Belgique — 8, Brésil — 1, Bulgarie — 79, Chili — 1, Chine — 1, Tchécoslovaquie — 394, Danemark — 12, Estonie — 19, Finlande — 24, France — 281, Grèce — 3, Hollande — 16, Espagne — 29, Italie — 186, Japon — 6, Yougoslavie — 80, Lithuanie — 12, Lettonie — 20, Allemagne — 256, Norvège — 11, Palestine — 6, Roumanie — 14, Russie jusqu'en 1917 — 428, R. S. F. S. R. — 151, Ukraine (R. S. S. U.) — 24, Etats-Unis — 54, Suisse — 28, Suède — 64, Turquie — 1, Hongrie — 60, Grande-Bretagne — 70.

Sienkiewicz est l'écrivain qui vient en tête, et par le nombre des éditions, et par celui des langues. De 1900 à 1933 ont paru 564 éditions de ses oeuvres dans 27 pays. Quand aux langues — Reymont

CATALOGUE

Il semblerait que dresser un catalogue prenant pour base les ouvrages et les notes bibliographiques est une besogne simple et aisée. Loin de là. On s'est trouvé en présence d'un problème fort difficile; bien plus et pis encore, de toute une série de problèmes, soit techniques, soit méthodiques.

30 PAYS ET 27 LANGUES

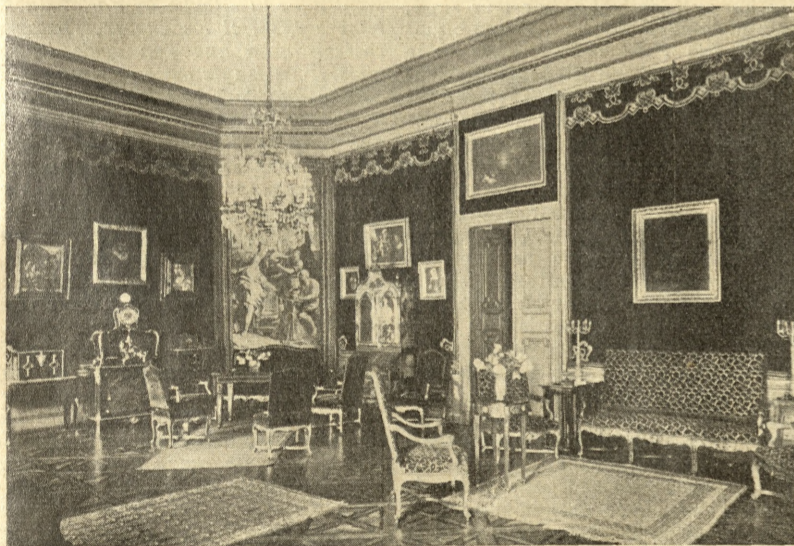
Les polyglottes connaissant 27 langues ne courent pas les rues. A Varsovie il ne s'en trouvait aucun qui en possédât autant. Il fallut donc avoir recours à des spécialistes. Ceux-ci, disons le tout de suite, consentirent volontiers à venir en aide.

Mais quelle classification adopter? Selon les langues? Sans doute c'eût été le plus simple. Mais c'était impossible, car de cette façon, les Etats-Unis et la Grande Bretagne, d'une part, de l'autre la Belgique et la France ou bien l'Allemagne et l'Autriche se fussent confondues sous la même position. Selon les nations? Une nouvelle difficulté se présentait: la carte de l'Europe d'avant et d'après guerre.

Et ce n'est pas tout. Compte tenu de



phot. Koch
Mme Joseph Beck, femme du Ministre des Affaires étrangères, initiatrice de l'Exposition du Livre polonais à l'Etranger



phot. Koch
Une des salles du Palais Raczyński où a lieu l'exposition

manque de données précises touchant le rôle et le sort de la production polonaise à l'étranger, se faisait en effet cruellement sentir, non seulement dans les milieux littéraires, mais encore chez tous ceux qui ont à coeur les belles-lettres.

Sans nous arrêter à donner une appréciation de l'exposition, et sans examiner si elle a répondu à l'attente de ses organisateurs, nous devons constater que, cette fois encore, Mme Joseph Beck qui porte l'intérêt le plus actif et le plus vigilant à la propagande de notre culture et prend une vive part au mouvement intellectuel et artistique, a bien mérité de cette culture.

BUT DE L'EXPOSITION

On a donc eu en vue de mettre en lumière la répercussion de la pensée polonaise chez les nations étrangères, de signaler les liens qui rattachent la culture polonaise à celle de l'Occident et de l'Orient, de montrer enfin en quelle mesure la Pologne a enrichi le trésor de la culture étrangère.

Il est évident, qu'à l'effet de réunir

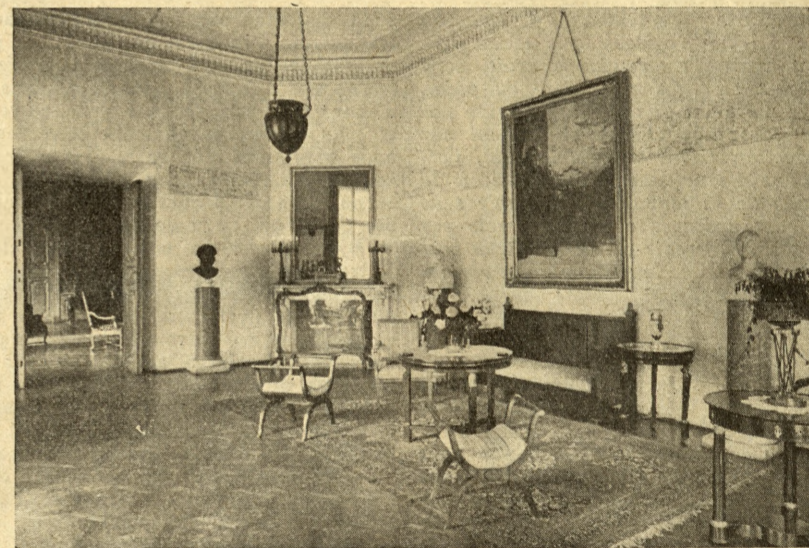
phiques. Les bibliothèques polonaises ne possèdent que relativement peu de traductions. Les missions polonaises à l'étranger, d'ordinaire, ne disposent pas de l'ensemble des ouvrages polonais traduits dans leur pays de résidence; ces ouvrages sont d'ailleurs assez souvent épuisés ou introuvables. Il arrive même que les auteurs ne possèdent qu'une partie de leurs oeuvres traduites.

Ce n'est donc qu'au prix des plus grands efforts qu'on est parvenu à surmonter ces obstacles.

Vu le cadre restreint de l'exposition, on en a banni les ouvrages scientifiques ainsi que ceux touchant la Pologne, dus à des écrivains étrangers. Il n'y a pas



phot. Koch
Le Palais Raczyński



phot. Koch
Une des salles du Palais Raczyński où a lieu l'exposition

ce qu'il est très important pour le lecteur polonais de savoir, non seulement quel auteur a été traduit dans tel ou tel pays, mais encore quel ouvrage, — on s'est décidé à mentionner le titre de l'original en regard du titre de la traduction. Cependant, parfois le titre de la traduction diffère si arbitrairement de l'original que n'ayant pas l'exemplaire en mains, et en s'appuyant uniquement sur une note bibliographique, il n'est pas possible de deviner de quelle oeuvre il s'agit, même en s'aidant d'encyclopédies, de manuels, de bibliographies spéciales etc. Un exemple: le „Meir Ezofowicz" d'Eliza Orzeszko porte en allemand le titre de „Licht in der Finsternis", n'est-ce pas une énigme?

tient le second rang (21), mais quant aux éditions, c'est Ossendowski (142); Przybyszewski le suit de très près.

„L'avant-printemps" de Żeromski a eu en U. R. S. S. jusqu'à six traductions différentes, Kaden-Bandrowski est traduit en 8 langues, Goedel en 10.

Mais ce n'est pas seulement Sienkiewicz, la „Jeune Pologne" et les contemporains qui ont trouvé de nombreux lecteurs à l'étranger. Kochanowski, Mickiewicz, Słowacki et Krasiński, c'est-à-dire le XVI-e s. et le romantisme polonais témoignent encore d'une forte vitalité dans cette période et affirment la puissance de l'inspiration poétique polonaise. 13 pays ont nouvellement accueilli Mickiewicz dans le trésor de leur littérature et lui ont consacré 65 éditions; 10 ont fait de même pour Słowacki (30 éditions), 9 pour Krasiński (19 éditions), 7 pour Kochanowski (14 éditions).

Voilà comment, d'après quelques exemples numériques, se présente la diffusion de la poésie et de la prose polonaise à l'étranger.

La „Pologne Littéraire" ayant bien voulu publier mon portrait je tiens à y joindre quelques mots sur l'Exposition du Livre Polonais à l'Etranger.

J'avoue que, tout d'abord, je ne me rendais pas compte de l'effort qu'exigerait la réalisation de cette exposition, du temps et du travail que devraient y consacrer bien des personnes.

A vrai dire, le gros de l'oeuvre a été exécuté par M. le Dr. Aleksander Guttry.

D'autres l'ont secondé dans une mesure plus ou moins grande:

très petite en ce qui me concerne, très considérable de la part de M. le Dr. Jan Muszkowski.

Et il ne suffisait pas, pour organiser l'exposition, d'avoir les connaissances techniques nécessaires; il fallait encore y apporter beaucoup de culture générale, faire preuve de beaucoup de tact et savoir surmonter mille „petites" difficultés.

Et tout cela, je l'ai trouvé dans l'activité infatigable de M. le Dr. Guttry, à laquelle je tiens à rendre hommage.

Edvige Beck.

Aleksander Guttry.

La parole est aux traducteurs

Une enquête de la „Pologne Littéraire”

Hanka Bastianello

Qu'ils sont variés, les aspects du problème que soulève votre question, tellement simple en apparence! Aussi variés que les procédés de chaque traducteur, astreint à répondre, d'une manière artistique, aux exigences souvent contraires de deux parties: l'auteur et le lecteur.

L'auteur, chose naturelle, ressent péniblement le moindre changement apporté au texte soigneusement élaboré qui est l'expression même de sa personnalité littéraire et artistique. Je ne me suis pourtant point heurtée à cet obstacle en traduisant les oeuvres de Kaden-Bandrowski: cet écrivain, faisant preuve d'une compréhension rare, ne s'est jamais opposé à la transposition de son texte là où une traduction simple aurait risqué de déformer son idée, ou d'altérer son style. Oui, mais la plupart des auteurs exigent une traduction exacte, ne se rendant point compte qu'ils sont souvent les premiers à en pâtir: on doit, en effet, prendre en considération la paresse subconsciente, la routine aussi du lecteur moyen. Il veut connaître la littérature étrangère, certes, mais... assaisonnée, et servie, d'une manière qui lui donne l'apparence de sa littérature à lui. Le livre doit être facile à lire, coulant, afin que toute l'attention du lecteur se concentre — non pas sur des détails dont l'importance est secondaire, mais sur la maîtrise réelle, ou l'originalité de l'auteur en question.

Et là, nous en arrivons à une qualité essentielle, décidant souvent du succès d'un auteur polonais à l'étranger: il faut qu'un lecteur, français par exemple, ne sachant rien de l'origine du livre, puisse avoir l'impression qu'il a été écrit directement en français, — encore un roman décrivant des moeurs bizarres, et l'arctique de noms baroques. Et ceci est d'habitude la pierre de touche, en ce qui concerne la valeur littéraire d'une traduction. Il ne faut pas qu'il y ait une seule phrase capable d'arrêter le lecteur, qui se souvient de ces accros, et en attribue maintes fois la responsabilité non seulement au traducteur, mais aussi à l'auteur même. Car le lecteur, autre „partie”, a son point de vue, qui est souvent en contradiction avec celui de l'écrivain, et ses réactions probables, ses impressions, doivent être continuellement présentes à l'esprit du traducteur.

J'ignore comment les autres louvoient entre ces écueils; personnellement, j'ai adopté pour les éviter un système qui permet à mon avis de concilier les deux points de vue sans nuire au livre: je traduis d'abord le texte polonais sans omettre un seul mot, sans modifier la moindre chose; traduction littérale, aucunement artistique, et capable de dégoûter à jamais de notre littérature le plus indulgent lecteur français. Ensuite, je mets le livre de côté pour quelques semaines, en essayant de ne pas y penser, — ce qui ne réussit pas toujours. Après ce laps de temps, je reprends le texte français et, sans consulter l'original, j'y travaille comme s'il ne s'agissait pas d'une traduction, mais d'un roman français, écrit par moi, qu'il faudrait mettre au point. J'essaie d'oublier l'auteur, et le texte polonais; tous mes efforts se portent sur le perfectionnement du style. Et là, j'attache une importance primordiale à la „musique de la langue”; je remanie sans hésiter des passages entiers, corrects par ailleurs, si j'aperçois qu'un mot trop bref ou trop long abîme le rythme de la phrase.

A. M. Bohomolec

Avant tout, je m'inquiète du public pour lequel je traduis. Que pensera-t-il de ce livre, l'intéressera-t-il? Lui permettra-t-il de nous voir à peu près tels que nous sommes? L'idée que l'on se fait d'un autre peuple n'est pas toujours très juste et souvent les livres ne font qu'accroître encore la distance qu'il y a entre la légende et la vérité. Si on veut éviter cet écueil, il faut faire l'effort de se mettre à la place du lecteur, de voir avec ses yeux, à travers ses coutumes et même à travers ses préjugés.

Une fois au travail, je m'efforce de m'identifier à l'auteur aussi complètement qu'il est possible. Comment pourrait-on rendre fidèlement l'essence d'un livre que l'on ne „sent” pas? Le rôle du traducteur est plein de responsabilité. Il a entre les mains le travail, la pensée d'un autre homme ou d'une autre femme; il est chargé de les transmettre à des milliers de lecteurs. Va-t-il les leur remettre vraiment tels qu'on les lui a confiés, ou va-t-il par paresse, par ignorance, les défigurer, leur enlever leur sens véritable? Le Polonais étant une langue très riche et élastique, qui se prête à des tournures un peu imprécises, il est extrêmement difficile à transposer en une langue concise et exacte comme le français. Il faut donc s'attacher à rendre le sens, je dirais même: l'intention et l'impression du texte original, quitte à se servir d'autres mots, à scinder une phrase en deux, à ajouter quelques points et virgules.

Ma manière de procéder est des plus simples. Je traduis tout l'ouvrage d'une seule traite, et je ne me relis (à haute voix) que lorsque j'ai achevé la dernière page. C'est alors que je fais les retouches et les corrections nécessaires à l'harmonie de l'ensemble. Avant de me mettre au travail, j'aime relire quelques pages de français classique. Quant à l'allure à laquelle je travaille, elle varie beaucoup et j'avoue qu'elle dépend plutôt du délai accordé par les éditeurs que de l'inspiration. Il m'est arrivé d'écrire sept heures par jour assez longtemps de suite, et quoique fatigant c'est

peut-être ce procédé qui m'a donné les meilleurs résultats.

Paul Cazin

Votre enquête m'atteint bien tardivement et je crains que ma réponse ne vous arrive comme un cardinal américain au Conclave. Tentons quand même la chance. Je ne traduis avec plaisir que des oeuvres littéraires, — bien qu'il me soit arrivé de traduire de la théologie et des catalogues de maisons de cycles, — et je ne traduis qu'en prose. L'art des vers n'est étranger. J'ai eu du bonheur, une fois, avec une petite pièce de Wittlin. Certaines poésies modernes m'agüichent, mais au bout de deux strophes, la difficulté me rebute. Si l'on veut que je traduise le „Pan Tadeusz” de Mickiewicz, d'un poème sublime je ne ferai qu'un honnête roman. Tout le monde criera.

Ma technique? Mon procédé? J'essaie de rendre dans mon français l'émotion que me procure un texte polonais. Je le lis attentivement, page par page, scène par scène, non point le livre en entier, — à moins que ma curiosité de lecteur ne m'y porte, mais en tant que traducteur, à quoi bon? puisque je n'ai pas à composer, — je préfère donc lire et traduire par fragments successifs, parfois ça et là, au hasard, si tel passage me frappe à première vue. Je lis, je sens, j'incruste le paysage dans mes yeux, je garde le son des voix dans mon oreille, et vite, vite, j'oublie ce polonais du diable, cette sale langue, je ne serais pas capable d'en répéter un seul mot. J'écris alors, comme j'écris pour mon propre compte, avec infiniment de torture et de joie tout ensemble, une ivresse et un enragement inexprimables, me battant avec chaque mot et chaque phrase, me demandant sans cesse: „Si Reymont, Weysenhoff ou Berent voulaient dire cela en français, comment le diraient-ils?”

Notez d'autre part que, lorsque pour mon plaisir ou mon instruction, je lis ce cher polonais du bon Dieu, cette langue adorable, je ne me soucie jamais de ce que cela pourrait bien donner en français, et s'il fallait traduire à l'improviste tel vocable, telle tournure, j'en serais embarrassé. Je comprends et cela me suffit. Je sais d'un côté le français, et de l'autre, le polonais.

J'ai toujours considéré la traduction comme une besogne servile, mettez, si le mot vous semble trop dur, subalterne, utilitaire, dont le but est avant tout de fournir des documents d'étude ou d'interpréta-

tion. Mme de Lafayette comparait un sot traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un, et qui s'en tire mal. C'est pour ne pas trop estroper les gentillesse que la littérature polonaise envoie par mon entremise à la française, que je m'applique à faire oeuvre d'art. Mais si l'on dit au traducteur qu'il éclipse l'original, qu'il fait oublier l'auteur, je trémiss. N'est-ce pas du plagiat?

Des deux méthodes fondamentales, la paraphrase ou le calque, je préfèreis jadis la première. En vieillissant, je deviens plus scrupuleux, sinon plus consciencieux. Et je suis de l'avis de M. Léon Granger: la collaboration est toujours chose excellente, surtout celle de l'auteur et du traducteur.

Aleksander Guttry

Die erste Anregung zur Uebersetzung polnischer Werke in die deutsche Sprache gab mir Przybyszewski und der Münchner Verleger Georg Müller, für den ich damals — es war im Jahre 1914 — eine Auswahl der Romane und Dramen Przybyszewskis vorbereiten und eine Neubearbeitung verschiedener Bände vornehmen sollte. Leider konnte der Plan nicht realisiert werden. Der „Kaïm” war aber gelegt. Mein „Erstlingswerk” war Reymonts „Das gelobte Land” (1914). Der verlegerische Erfolg (in kurzer Zeit über 50 000 Exemplare) war neue Anregung für Verleger und Uebersetzer. Es folgten: Stenkiewicz, Orzeszkowa, Przybyszewski, Zeromski, Wyspiański, Goetel, Kaden-Bandrowski, Natkowska u. a.

Allgemeine Aphorismen zur Uebersetzerweisheit (auf die Gefahr hin, dass ich offene Türen einrenne): Kenntnis beider Sprachen genügt bei weitem nicht. Restloses Erfassen des Geistes beider Sprachen, der Farbe und des Tons — ist Voraussetzung, ohne die man sich als Uebersetzer nicht heranwagen soll. Man muss beide Sprachen dermaßen erfüllen, dass man Worte, Ausdrücke und Sätze biegen und wenden kann, ohne im geringsten dem Autor Abbruch zu tun. Wesen und Eigenheiten müssen erhalten bleiben, umgeformt in die andere Sprache. Das ist Bedingung. Es ist dies freilich bei zwei in ihrem inneren Wesen und ihrer Ausdrucksform so grundverschiedenen Sprachen, wie die polnische und die deutsche, keine leichte Aufgabe.

Nur Schriftsteller und Dichter sollten übersetzen. Gelegenheitsübersetzer sind ge-

meingefährlich. Sie schädigen die Literatur und morden den Autor.

Die grössten Schwierigkeiten boten mir Zeromski, Wyspiański, Kaden-Bandrowski. Bei Zeromski war es das lokale Kolorit, die nur Polen verständliche Atmosphäre, bei Wyspiański das Urwüchsige und Bodenständige, der innere und äussere Rhythmus, bei Kaden-Bandrowski der schwer in einen anderen Sprache wiederzugebende, für diesen Dichter so charakteristische Stil.

Technik und Methode? Ich pflege die Rohübersetzung direkt in die Maschine zu diktieren. Dann wird das Ganze gefeilt, dann Satz für Satz gefeilt. Dann laut vorgelesen. Jetzt Kritik geübt — von meinem Mitarbeiter, meiner Frau (die selbst Uebersetzerin ist). Mit äusserster und rücksichtsloser Strenge. Dann nochmals gefeilt. Selbstverständlich, wenn soviel Zeit zur Verfügung steht, wenn materielle Lebensnotwendigkeiten und Verleger nicht drängen.

J. P. Kaczowski (J. P. d'Ardeschah)

Bei den Uebersetzungen aus der polnischen in die deutsche Sprache waren bei der Auswahl solche Werke für mich massgebend, die mir ungewöhnlich schwer zum Uebersetzen erschienen und die daher meine Unternehmungslust als Wortkünstler reizten. Oder aber waren es Werke, deren Einverleibung in die Weltliteratur ich für besonders empfehlenswert erachtete, um die Errungenschaften des polnischen Geistes innerhalb der grossen schöpferischen Symphonie der Völker besser hervorzuheben.

Zu den ersteren zähle ich die von mir übersetzten „Bauern” von Reymont, die „Psalmen” von Kasprovicz, Dichtung und Prosa Norwids, vor allem das unvergleichlich schöne „Chopins Klavier”, aus der jüngsten Literatur „General Barcz” von Kaden-Bandrowski, den ich wegen der neuen, überaus reichen Expression mit grösster Wonne übersetzt hätte, wären mir andere nicht zuvorgekommen.

Zu der zweiten Gattung zähle ich solche Werke, wie die Dichtungen Stowackis, die Reden Marschall Pilsudskis, Malaczewskis „Das Pferd auf der Anhöhe”, die Prosawerke Tetmajers, die „Trilogie” und die „Empörung” Reymonts, „Lobel und Fräulein” Weysenhoffs u. a.

Da ich zu der Uebersetzung gelangt bin, dass die unmittelbare Uebersetzung der einen in die andere Sprache keine gute Uebersetzung ergeben kann, und dass

eine Art „Transposition” aus der einen Gefühls- und Expressionssphäre in die andere unbedingt notwendig ist — habe ich also auch diesem Umstand meine Uebersetzungstechnik angepasst.

Vor allem stelle ich zunächst eine möglichst fehlerfreie und getreue Uebersetzung des polnischen Textes in die deutsche Sprache her. Nach Fertigstellung dieser Arbeit, die eine Vorbereitungsarbeit darstellt, beginnt erst die eigentliche schöpferische Arbeit, d. h. das Umgliedern des Textes in die Form, die in Bezug auf Spannung, Kolorit und Rhythmus am besten den Geist des Originals wiedergibt. Hier erst ist „licentia poetica” gestattet, die zu früh angewandt den Uebersetzer auf Irrwege führen kann.

Bei Versübersetzungen erscheint mir das beständige Verweilen in der geistigen Atmosphäre des Originals so sehr notwendig, dass ich für gewöhnlich zuerst den polnischen Text auswendig lerne und, beständig die wörtliche Uebersetzung mir vor Augen haltend, die Transposition dann meist bei Spaziergängen nachdichte.

Diese Art Technik erscheint mir bei Uebersetzungen aus dem Polnischen ins Deutsche umso mehr unbedingt geboten, als angesichts der diametral verschiedenen Ausdrucksart verschiedener geistiger Zustände bei beiden Völkern (die deutsche Art ist mehr analytisch-synthetisch, während die polnische ausgeprägt gefühlsmässig-intuitiv ist) wörtliche Uebersetzungen oftmals etwas direkt Karikaturhaftes aufweisen.

Der auf diese Weise aus der wörtlichen Uebersetzung transponierte deutsche Text bekommt seine endgültige Form erst in der dritten Exposition, während des lauten Diktierens in die Maschine, das die Kontrolle der Klangvollkommenheit der deutschen Transposition ermöglicht.

Thérèse Koerner-Karbowska

„De tous les livres, le plus difficile à faire, c'est une traduction”. Lamartine avait raison de l'affirmer? Je ne puis l'apprecier, moi qui ne fais que traduire les écrits d'autrui.

Comment je le fais? Mais, c'est bien simple: j'arrache une feuille d'un vieux calendrier et, au verso, j'écris en français le poème polonais que je viens de lire et qui m'a ému. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Bien entendu, il faut que l'idée, la rime et le rythme y soient. Et, aussi, l'émotion...

Est-ce Anatole France qui a dit que les traductions sont comme les femmes: fidèles — ou belles? Pour ma part, je préfère la beauté (du moins, en ce qui concerne les traductions); je ne crois pas à la rigide immuabilité d'un texte poétique. L'essentiel n'est-il pas de conserver dans la transposition cette vie intérieure qui, en pulsations rythmées, traverse un poème et nous fait vibrer jusqu'au plus profond de notre âme.

On est traducteur comme on est poète: par tempérament, par vocation.

Les difficultés techniques? C'est très différent. Il y a des vers à l'aspect rébarbatif et qui s'avèrent faciles à traduire; par contre, tel poème sobre et „inoffensif” cache des obstacles souvent insurmontables. On dirait que certains auteurs prennent un malin plaisir à taquiner l'adaptateur. Ainsi, p. ex. Iwaszkiewicz qui est un fervent des allitérations, fait rouler les „r”: „Cerises, précieuses, surabondant trésors”... Suit la monotone melopée des „m”: „Melons à l'épiderme immaculé de moire”... Et que dire des sauts périlleux qu'un Tuwim ou un Zegadwicz font subir à la langue? La traductrice n'a qu'à se faire acrobate, à son tour.

Le temps qu'il me faut pour traduire un poème? Mon minimum est pour Wierzyński; est-ce parce que je le connais par coeur? Mon maximum, pour Lechoń: parce que, fin gourmet, l'auteur d'„Argent et noir” n'accepte mes versions qu'après les avoir longuement discutées avec moi.

Si je fais beaucoup de traductions? Je ne les compte pas, mais mes tiroirs en regorgent, et elles traînent jusque sur la table de mon mari qui est médecin et qui les trouve, soudain, dans ses fiches de maladies. Pourtant, lui, il le prend avec le sourire.

Ma plus grande satisfaction personnelle: une opinion de M. Etienne Rey qui écrit, notamment, dans „Comœdia” à propos d'une de mes versions qu'elle „excellait à rendre l'atmosphère de l'original”. Quel éloge plus flatteur pourrai-je ambitionner encore?

Franck L. Schoell

Je crains que l'enquête de „Pologne Littéraire” ne porte, en ce qui me concerne, sur une activité appartenant principalement au passé. Car de moins en moins j'ai le temps nécessaire pour traduire en français de bons livres polonais. Tout au plus puis-je faire quelques lectures me permettant de rédiger de temps à autre des études critiques de littérature polonaise contemporaine.

Si j'ai débuté dans la traduction en m'attaquant à un assez gros morceau, „Les paysans” de Reymont (4 volumes), l'idée et l'impulsion premières en reviennent à un éditeur français hardi, intelligent et plein de flair, Payot. Après avoir lu l'étude assez approfondie et fort enthousiaste que j'avais consacrée au chef-d'oeuvre de Reymont dans la „Revue de Paris” du 15 septembre 1918, et les quelques passages caractéristiques que j'en avais traduits et cités, il s'avisait de suite qu'il y avait là une oeuvre que goûterait le public français et il s'empressa de m'écrire pour me demander si je ne songeais pas à entreprendre la traduction intégrale. Je l'entreprendis en effet, alors que j'habitais l'Illinois, puis la Californie, mais elle ne fut publiée qu'après l'octroi du prix Nobel à Reymont en 1924. Je n'aurais sans doute point imaginé qu'un éditeur parisien accepterait une entreprise aussi considérable si ce n'était été l'éditeur lui-même qui était venu à moi.

Avant même l'indiscutable succès que „Les paysans” recueillirent en pays de langue française, je me souviens que j'is venis les oeuvres complètes de Reymont, — une vingtaine de volumes, — dans l'espoir d'y trouver un autre livre marquant qui fût susceptible de plaire au public français. Ma lecture fut plutôt décevante. Je ne retins que quelques contes qui paraissent sans difficulté dans diverses revues („Revue de Genève”, „Correspondant”, „Nouvelles Littéraires”, etc.) et deux oeuvres d'un peu plus longue haleine: „Z pamietnikha” (paru en français dans la collection bilingue de Payot sous le titre de „Journal d'une jeune Polonaise”), et „Piegrzymka do Jasnej Gory” (publié par le directeur des Editions du Cavalier, Robert de Traz, sous le titre de „Pèlerinage polonais”). Cette dernière oeuvre a eu quelque succès. Il y faut certes voir une oeuvre de jeunesse, mais je persiste à croire qu'elle est une des meilleures de Reymont, et qu'elle n'est peut-être pas appréciée en Pologne comme elle mériterait de l'être.

Il va sans dire que je ne traduis rien qui n'ait mon adhésion intime la plus complète. J'ai beaucoup goûté les „Esquisses” sibériennes de Szymanski. Aussi ai-je traduit la plus importante d'entre elles, „Hanusia” (Editions de la Nouvelle Revue Française). De même il est rare que je lise Boy-Zelenki sans plaisir. De là ma traduction de quelques-uns de ses essais les plus spirituels. C'est en revanche le directeur de la „Pologne Littéraire” qui m'a suggéré de traduire des pages fort curieuses de Choromanski et de Wierzyński. Je ne lui en veux pas, bien au contraire! Car ses choix étaient excellents.

Ma „technique” est bien simple: serrer le texte du plus près possible. Mais veiller férocement à ce que la traduction ne „sente pas la traduction”. Si telle phrase assez littéralement rendue n'est qu'imparfaitement française, je n'hésite pas à m'écartier du mot à mot autant qu'il le faut. C'est mon premier jet qui est directement dactylographié. Mais je relis critiquement et corrige sévèrement, en général afin d'obtenir à la fois une meilleure langue et plus de concision.

Leon Piwiński.

Les romans polonais contemporains à traduire

Nous nous proposons dans la présente note d'attirer l'attention sur quelques romans récemment parus qui, à divers égards, pourraient intéresser les lecteurs étrangers. C'est en quelque sorte un essai de réponse à la demande souvent formulée par les traducteurs étrangers: que vaut-il la peine de traduire de la littérature polonaise de nos jours? Cet essai, nous le limitons tout d'abord à un seul genre d'écrits, au roman, et puis seulement aux dix ouvrages qui nous paraissent mériter le plus d'être mis en lumière. Nous nous sommes en outre borné à une très courte période, puisque ces livres ont paru de 1927 à 1933.

Bien que nous nous soyons efforcé d'être aussi objectif que possible, nous ne nous dissimulons pas que l'on aurait pu signaler une autre dizaine, une autre vingtaine même de romans polonais parus dans ces dernières années, tout autres que ceux que nous avons portés sur notre liste. Qu'y faire? nous osons néanmoins être convaincu que notre liste est bien la plus juste que l'on puisse proposer.

1. Commençons par Andrzej Strug. L'écran a reproduit à l'étranger sa „Fortune du caissier Spiewankiewicz”. Mais ce roman devrait y être connu sous sa forme originale. La composition en est excellente et il déroule le curieux développement psychologique d'un problème moral, tandis qu'il peint avec une extraordinaire suggestion artistique l'atmosphère d'après guerre de la vie dans une grande ville.

2. Un autre ouvrage de M. Strug mérite, sans conteste, d'être présenté aux lecteurs non polonais: la trilogie guerrière publiée cette année sous le titre de „La Croix Jaune” (1). C'est une contribution de tout premier ordre à la littérature pacifiste mondiale. Ce vaste tableau de l'Europe combattante est tracé avec une force d'expression merveilleuse et un profond objectivisme humanitaire par rapport aux deux camps en présence. Et en outre de sa valeur idéologique ce roman possède de rares qualités narratives, une suite de scènes grandioses ou terribles qui passionnent le lecteur dans la meilleure acception de ce terme. Ajoutons encore à l'actif de ce même écrivain (à titre de supplément de notre liste) un recueil de nouvelles: „La clé de l'abîme” (1929); les horreurs de la guerre sur le front occidental, ainsi que les atrocités de la tourmente avant-révolutionnaire en Russie ou sur les frontières de la Russie ont trouvé dans ces deux ou trois longues nouvelles une expression pénétrante et éminemment artistique. Le recueil débute et se termine par un poème qui, dans toute la littérature d'après guerre, est peut-être la plus éloquente déclaration du pacifisme.

3. Mme Zofia Natkowska s'est fait connaître à l'étranger par deux de ses

pièces de théâtre. Cependant l'intérêt qu'il éveille ces productions scéniques devrait aussi se porter sur ses romans qui, malgré tout, sont jusqu'ici la base principale de l'importance et de la renommée de leur auteur en Pologne. Son roman portant en original le titre français de „Choucas”, paru en 1927, appartient aussi à la littérature pacifiste, mais ce pacifisme est d'un ton tout autre que celui de M. Strug. L'action se déroule dans un milieu international, dans un grand sanatorium suisse; et avec un art discret et délicat nous sont dévoilées les blessures incurables que la guerre a infligées aux corps et aux âmes des personnes venues des quatre coins du monde se réfugier dans cet asile.

4. „Le maléfique amour” de Mme Natkowska, paru en 1928, présente un tout autre caractère. Il est surtout remarquable par la puissance avec laquelle y est exposé dans tous ses replis psychologiques un drame d'amour très original. C'est l'histoire d'une femme qui dans le bonheur est non seulement belle, mais „mobilise toute la beauté du monde” autour d'elle, et puis, par un sinistre caprice du sort, se voit lentement et douloureusement dépouillée de sa beauté en même temps que de son bonheur. Et comme fend du tableau, une large et belle peinture de la vie sociale et des transformations dans les moeurs de la Pologne enfin restaurée, mais en proie à toutes les souffrances de l'époque d'après guerre. Composition, style, analyse psychologique, tout dans ce roman est de la plus haute valeur.

5. Dans ces derniers temps la critique française n'a pas ménagé ses éloges aux nouvelles de Juliusz Kaden-Bandrowski, faisant partie du cycle: „Ma ville et ma mère” où l'écrivain raconte les souvenirs de son enfance. Mais il serait certainement opportun de soumettre à ces critiques et aux lecteurs français d'autres domaines, bien plus importants, de sa production. Il s'agit en premier lieu de son épopée de la vie ouvrière, parue en deux volumes (1929), sous le titre de „Les ailes noires”. Cette fresque de gigantesques dimensions, où est représenté le fonctionnement de l'organisme social dans les cadres du capitalisme d'après guerre, en prenant pour exemple un des bassins miniers de la Pologne, en saurait manquer, tant par l'art qui y est déployé que par la grandeur du sujet, de trouver un bon accueil dans le public français. Que dans ce livre le capitalisme français et son satanique représentant, le Suisse Coeur, y sont peints avec les plus sombres couleurs, non seulement ne devrait pas, nous semble-t-il, nuire au succès du livre, mais au contraire l'accroître.

6. Jarostaw Iwaszkiewicz est aujourd'hui certainement un des meilleurs prosateurs polonais, et ses derniers romans se placent incontestablement au premier rang de la production polonaise de notre

temps. Très peu de traductions jusqu'ici. Il y a quelques années a paru une version française d'un de ses premiers romans „Hilare, fils de comptable”. Le choix n'était pas des plus heureux, et d'autre part, depuis lors le talent de l'écrivain a subi une évolution telle que cette oeuvre de jeunesse n'est qu'un lointain écho de sa manière présente, une ancienne étape victorieusement franchie. Aussi serait-il à désirer que les gens qui s'intéressent à la littérature polonaise pussent être mis au courant des ouvrages d'un Iwaszkiewicz parvenu à sa pleine maturité créatrice. Et alors il leur serait donné „La conjuration des hommes” (1929). Dans ce roman l'auteur étudie, dans toute leur complexité, les problèmes inquiétants de notre vie artistique et religieuse, et, tant par son idéologie que par sa forme excellente, cette étude ne saurait laisser indifférent le lecteur occidental, d'autant plus que c'est de lui qu'il s'agit aussi. Ce roman se rattache en bien des points au roman français de notre époque, mais il n'en est pas moins nettement polonais; il l'est par la ville de province où se déroule la plus grande partie de l'action, il l'est par la rigoureuse peinture des moeurs et des habitudes locales, par le caractère de curieuse exotisme qu'il ne peut manquer d'accuser aux yeux de tout lecteur étranger qui y trouvera néanmoins ses propres préoccupations, ses propres inquiétudes, mais présentées sous un jour nouveau et tout à fait inattendu.

7. Non moins intéressante serait la traduction du second livre de M. Iwaszkiewicz intitulé „Les demoiselles de Wilko” (1932) qui contient deux romans pleins d'une poésie profondément philosophique, écrits avec un art prestigieux. Et par la simplicité de l'expression, et par l'exactitude et la finalité minutieuses des détails, ce livre vraiment atteint la perfection du style. Certes, ce serait pour le traducteur une difficile besogne de rendre les subtilités et les finesses de cette prose à la fois simple et raffinée, mais la tentation n'en est que plus attrayante.

8. „Jalousie et médecine” (1932) de Michał Choromanski a été un véritable événement dans la vie littéraire polonaise. Ce livre est écrit avec une verve déchaînée, une incomparable virtuosité, une passion frémissante et saine. Il y est débattu le thème éternel de la folie de l'amour, de l'aveuglement et de l'extravagance de cette folie, des tortures et du ridicule tragique de la jalousie. Mais ce thème éternel est traité d'une manière tout originale, et avec un art éblouissant. Et par sa composition cette oeuvre est certainement une des tentatives les plus hardies du roman contemporain, tentative d'ailleurs couronnée d'un plein succès. Une des particularités caractéristiques de l'ouvrage est l'apparition de l'érotisme dans la pratique de la médecine: une grande partie de l'action se passe dans

un hôpital et la scène culminante est la description admirable d'une opération chirurgicale.

9. Parmi les romans polonais d'une signification extranationale par leur sujet, se place en premier lieu le „Disque olympique” de Jan Parandowski, paru cette année même. Mais ce n'est pas seulement le sujet qui le recommande: c'est surtout l'art avec lequel il est traité. L'auteur, préparé par une forte éducation philologique, reconstruit une certaine particularité de la vie de la Grèce antique, une tendance qui de nos jours a repris faveur et qui est considérée comme un des facteurs essentiels de notre avenir: la vie du corps, les exercices physiques, leur influence sur la psychique et les rapports de l'homme avec le monde, bref toute la question du sport qui dans les descriptions suggestives des jeux olympiques est exposée de la manière la plus captivante et la plus riche. Ici aussi le traducteur aura bien des difficultés à surmonter pour rendre dans tout son éclat cette prose brillante et parfaite.

10. Nous avons réservé pour la fin de notre liste l'ouvrage le plus important, le plus intéressant de notre production littéraire, la téralogie, non encore achevée, de Marja Dabrowska: „Nuits et jours”. Les trois premières parties ont déjà paru en quatre volumes (1931—1933); la dernière doit être publiée à la fin de cette année. La seule suggestion d'entreprendre la traduction de cet ouvrage, le plus célèbre qu'ait produit la littérature polonaise des derniers jours, semble un peu aventureuse. Il est en effet si intimement et si spécifiquement rattaché à la vie polonaise et aux problèmes strictement polonais, il semble si hermétiquement fermé à la sensibilité et à la compréhension d'un lecteur étranger, qu'il est vraiment téméraire d'en escompter le succès auprès de ce lecteur. Néanmoins l'oeuvre de Mme Dabrowska révèle un art si consommé, une telle pénétration de l'âme humaine, de ses valeurs supérieures et superhistoriques, un si intéressant et si émouvant tableau du sort de l'homme dans les éternelles et toujours vivantes tragédies et comédies de l'enfance, de la jeunesse, du mariage, de l'âge mûr, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, qu'elle peut intéresser non seulement par ces qualités, mais, grâce à elles, aussi par son caractère polonais, par son exotisme polonais. Il est fort possible qu'à cette occasion se renouvelle en quelque manière la vogue qui a jadis accueilli le grand roman russe de la seconde moitié du XIX-e s.: grâce au talent de l'auteur, grâce à la valeur humaine en général de ce roman, il peut fort bien devenir à la mode et, puis, très apprécié, même pour sa couleur exotique. Cette hypothèse ne nous semble nullement risquée, et nous n'hésitons pas à la formuler en finissant cette liste de dix romans polonais à offrir au public étranger.

1) ib., nr. nr. 79, 80/81, 82.

1) cf. „Pologne Littéraire”, nr. nr. 67, 73, 82.

En feuilletant les livres...

Des centaines de volumes; tous en langues étrangères, mais cependant se rattachant tous directement à la littérature polonaise. Ils sont de formats divers: à commencer par les minces brochures en 32°, jusqu'aux lourds in folio que l'on ne peut qu'avec peine faire entrer sur les rayons d'une bibliothèque normale.

Il n'est pas besoin d'être un passionné bibliophile pour porter un vif intérêt à cette collection unique en son genre, et

cela d'autant plus qu'il est fort probable que l'on n'aura plus l'occasion de la revoir, car, une fois l'exposition close, tous ces imprimés réunis avec tant de soin, tant de patience, se disperseront aux quatre coins du monde et reprendront leur place chez leurs propriétaires.

Profitons donc de la rare et vraisemblablement unique aubaine qui nous est offerte.

Les savants bibliophiles vont sans au-

cun doute nous donner de curieuses observations inspirées par les matériaux abondants systématiquement catalogués de l'exposition: ils nous apprendront quels sont les pays qui sont entrés en contact étroit avec la Pologne, par l'entremise de sa littérature, quels sont les écrivains polonais qui ont eu la plus grande diffusion, quelles maisons d'édition se sont en quelque sorte spécialisées dans la publication de traductions d'oeuvres polonaises. Et tout cela, chiffres à l'appui, sans compter des tableaux statistiques qui incontestablement jetteront une vive lumière sur l'ex-

ment ces livres se présentent-ils? quels en sont le papier, les caractères typographiques, la reliure, la page titulaire? Sont-ils illustrés — comment, par qui, sous quelle forme, dans quel style?

D'autant plus qu'en dépit de toutes les apparences de fortune dans cette collection de livres en langues étrangères, publiés en divers pays et par divers éditeurs, ils ne laissent pas d'avoir quelques traits communs:

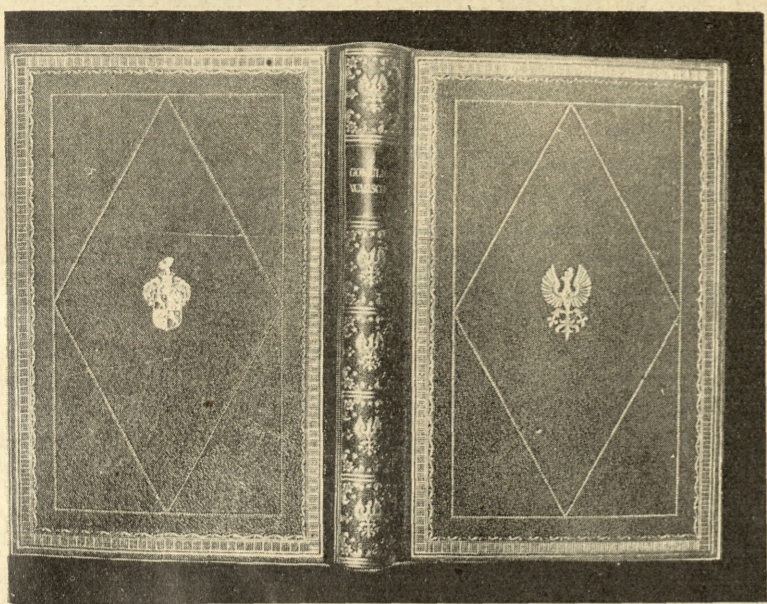
de leurs nombreux partisans, refléure l'art du livre dans tous les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique et qu'il parvint même, ça et là, à un extraordinaire degré de beauté et d'invention originale?

Certes, mais les dates des pages titulaires ne laissent pas l'ombre d'un doute: effectivement tous ces imprimés, même les plus laids ont été produits après 1900. Et cette curiosité en son genre qu'est la traduction italienne de „Quo vadis?” (Biblio-

cais (belles éditions de bibliophile de Jakob Morkowicz, Varsovie); à signaler aussi quelques traductions italiennes publiées d'après les principes de Morris („Polskie Druki” M. et S. Tyszkiewicz — Florence).

Est-ce que les oeuvres d'écrivains polonais, même des meilleurs, publiées en traduction à l'étranger, sont vraiment pour la plupart aussi misérablement traitées quant à leur forme extérieure?

Hélas, oui! et si l'on hésite à me croire qu'on veuille bien se rendre à l'exposition et qu'on examine les livres au seul point



Reliure de l'édition de luxe de „Varsovie” („Warschau”) par Gomulicki (publication „Polnische Bibliothek”); sur une face l'aigle de Pologne, sur l'autre — le blason de famille Guttry



Edition finnoise de „Pan Tadeusz” („Messire Thadée”) de Mickiewicz



Edition japonaise des „Chłopi”

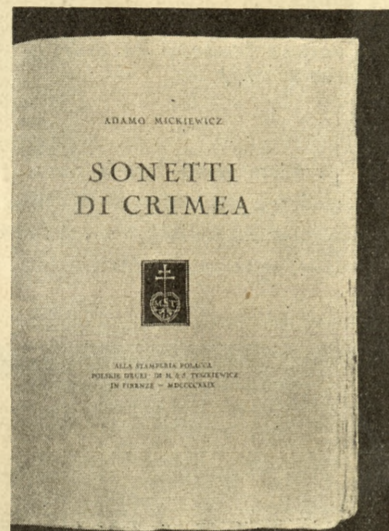


Edition japonaise de „Lenin” de Ossendowski



Quatre traductions russes de „Przedwiosnie” („L' Avant-printemps”) de Żeromski

portation si importante de notre production intellectuelle.



Frontispice des „Sonety krymskie” („Sonnets de Crimée”) de Mickiewicz (Imprimerie Polonaise de Tyszkiewicz à Florence)

- 1) ils proviennent tous de la même période (1900—1933);
- 2) ce sont tous des traductions d'ouvrages polonais;
- 3) ils concernent tous notre création artistique, car les ouvrages scientifiques, ceux qui traitent de questions sociales ou

teca Economica Reclame Illustrata) avec des annonces commerciales dans le texte, à chaque page, provient également de notre époque. Il en est de même de l'écrasante majorité des autres livres (pouvais-je les examiner tous avant l'exposition?) qui se „distinguent” par leur mauvais pa-

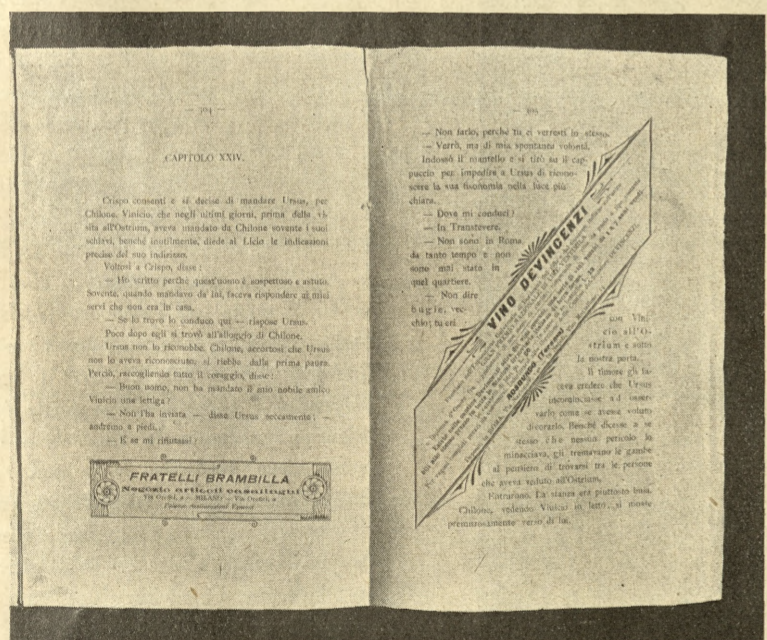
de vue de l'art typographique. C'est déplorable, grandement déplorable, et nuisible à la fois.

Le lecteur étranger, à qui d'ordinaire le nom d'un auteur polonais ne dit encore rien, prend en main le livre de cet auteur avec une méfiance d'autant plus grande qu'il est édité avec plus de négligence.

Et parmi nombre d'autres causes de la très faible connaissance de la littérature polonaise à l'étranger (nous n'y apportons pas assez de vigilance pour qu'il en soit autrement), la misérable forme extérieure des traductions est une des plus importantes.

Si quelque chose peut nous reconforter, c'est que les traductions d'autres littératures n'ont pas meilleure apparence et encore que les traductions d'ouvrages étrangers en polonais rivalisent souvent de leur graphisme avec les traductions d'ouvrages polonais à l'étranger, et que par conséquent, c'est prêt — rendu.

Mais l'esthéticien qui, avant tout, a coutume de prendre en considération la forme



„Quo vadis?” de Stenkiewicz en italien, publié par un hôtel et distribué à ses hôtes (texte coupé de nombreuses annonces)



Edition suédoise des „Chłopi” („Les paysans”) de Reymont

politiques etc., ont été exclus de cette collection.

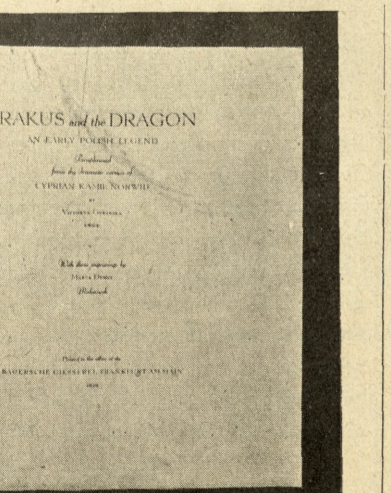
D'accord pour les points 2 et 3; oui, ce sont, quant à leur contenu, des livres appartenant au domaine désigné.

Mais lorsque nous les feuilletons, lorsque M. Aleksander Guttry, principal réalisateur de la pensée de Mme Edvige

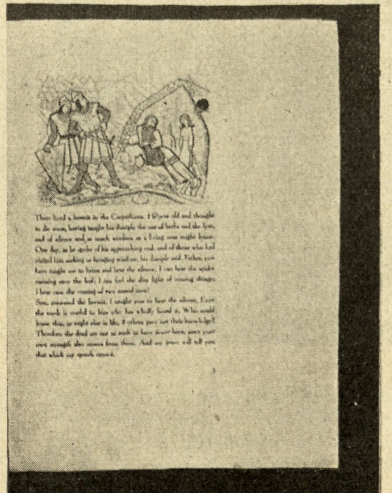
leur, leurs marges étroites, une encre grise et non noire, des caractères vulgaires, le plus souvent émoussés et déformés, une composition trop serrée du texte, une impression d'une façon négligée avec parfois une ornementation irrégulière et horrible, puis, de surcroît, une reliure ou une couverture cruellement criarde à la façon,



Carte d'Europe insérée dans l'édition japonaise de „Papioty”



Edition anglaise de „Krakus” de Norwid



Page et dessin de Marja Dunin dans la traduction anglaise de „Krakus”



Edition hollandaise des „Chłopi”

Beck, pensée si belle et en même temps d'une si haute portée pour notre littérature, nous assure que tous ces imprimés sont postérieurs à 1900, on ne peut s'empêcher de protester: „Non, non, Monsieur, veuillez excuser, mais ce n'est pas vrai!”

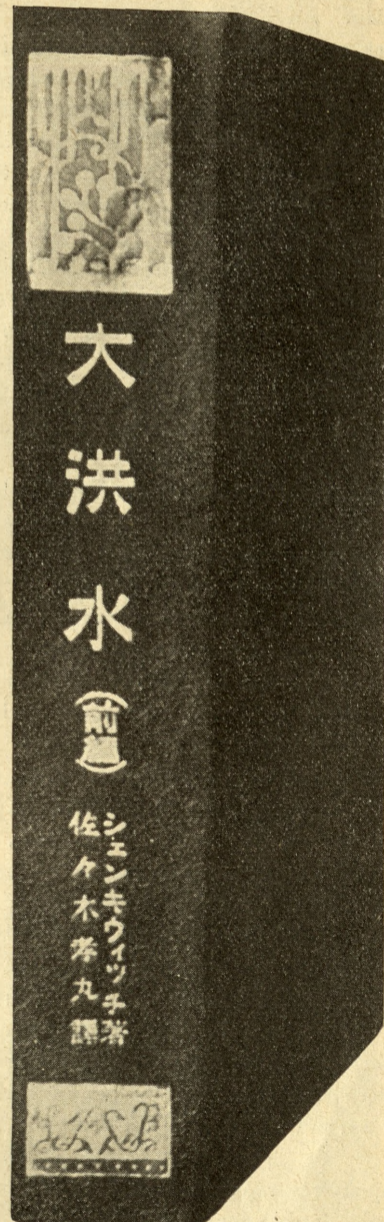
Je n'ai pas été vingt années bibliothécaire et muséologue, je ne me suis pas occupé d'art et d'esthétique pendant une trentaine d'années, pour accepter les yeux fermés cette assertion. Comment pourrais-je (mis à part les imprimés exécutés dans des ateliers provinciaux) ne pas reconnaître si un livre date de la seconde moitié du XIX-e s., c'est-à-dire d'une époque de décadence complète de l'art typographique, ou bien de la période suivante, c'est-à-dire d'une époque de réelle renaissance de cet art?

N'est-ce pas en 1891 que William Morris créa la „Kelmscott-Press” à Londres? n'est-ce pas alors qu'à l'exemple de l'Angleterre, et grâce aux efforts et à la propagande de Morris, de Walter Crane et

d'une peinture et rarement d'un travail graphique, reliure et couverture, à laquelle correspondent d'ailleurs les illustrations lorsqu'il y en a.

On rencontre d'admirables exceptions — mais ce ne sont précisément que des exceptions. Sans parler des pays exotiques, il convient d'attirer l'attention sur les publications anglaises et américaines, ainsi que sur celles de la Hollande, du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de la Finlande. Leur papier est d'ordinaire bon, de même que l'impression, la composition qui différencient ces livres de leur médiocre entourage. D'autres pays aussi ont fourni des ouvrages corrects, mais, et c'est ce qui est déplorable, il y en a peu. Beaucoup trop peu.

Parmi ces louables exceptions, on compte relativement le plus dans les traductions en allemand (par exemple „Polnische Bibliothek”, directeurs: Aleksander Guttry et Wladyslaw Kosciolski — éditeur: George Müller, München) et en fran-



Edition japonaise de „Potop” („Le déluge”) de Stenkiewicz

Mais c'est un mince reconfort! Le présent état des choses en cette matière est insupportable, et de plus, funeste pour la littérature.

Aussi les sociétés littéraires et les Congrès internationaux des P. E. N. Clubs devraient-ils intervenir dans cette malheureuse question.

Quant à moi, je ne vois pas d'autre remède que de discréditer, de rejeter les livres et les traductions mal éditées, et par contre d'acheter, d'épuiser entièrement les éditions des ouvrages publiés avec soin, en vertu des principes élémentaires de l'art typographique.

Mieczyslaw Treter.

Les ouvrages de la littérature polonaise traduits avant 1900

Le développement de la culture polonaise s'est effectué en liaison étroite avec la culture latine de l'Europe Occidentale. Au moyen-âge le latin non seulement devient la langue liturgique, mais il est parlé couramment par tout ce qu'il y a de cultivé en Pologne. C'est en latin que sont écrits les plus anciens monuments de notre littérature; c'est en latin que Mikolaj Kopernik écrit son ouvrage fameux „De revolutionibus orbium coelestium" (1543); en latin que Andrzej Frycz Modrzewski (Andreas Fricius Modreuius) publie son excellent traité moral et politique „De Republica emendanda" (1551), traduit en allemand en 1557, et en polonais une vingtaine d'années plus tard, en 1577. Ce livre fut aussi traduit en français et en espagnol, encore que l'original latin fut accessible à toute l'Europe cultivée. Deux remarquables moralistes polonais de la seconde moitié du XVII-e s. écrivent en latin leurs principaux ouvrages, Andrzej Maksymilian Fredro: „Monita politico-moralia" (1664), traduit en allemand (1684, 2-e édition 1698), et en français (1700); Stanislaw Heraklusz Lubomirski: „De vanitate consiliorum" (1699), 16 éditions au XVIII-e s., traduit en allemand en 1746. Au XVI-e et au XVII-e ss. paraissent de nombreux ouvrages de la Réforme religieuse en Pologne, qui souvent prennent une large diffusion, et même parfois exercent une grande influence à l'étranger. Ce sont entre autres les écrits polémiques de Jan Łaski (Joannes a Lasco), le „Bibliotheca Fratrum Polonorum", éditée à Amsterdam, dont l'empreinte se fait sentir sur la pensée philosophique en Angleterre, et en particulier sur Spinoza.

C'est encore en latin que se développe la poésie des humanistes polonais, parmi lesquels acquiert une renommée européenne — fort méritée d'ailleurs — Klemens Janicki (Janicius) (1516—1543), poète lauréat pontifical, issu d'une humble famille paysanne de la Grande Pologne, docteur en philosophie de l'Université de Padoue. Au XVII-e s. se révèle en Pologne un autre excellent poète latin, Mateusz Kazimierz Sarbiewski (Sarbiewius 1595—1640) surnommé l'Horace Sarmate (Horatius Sarmaticus) et plus populaire à l'étranger que dans son pays même. Ses oeuvres lyriques figurent encore aujourd'hui en Angleterre dans les anthologies scolaires de poésie latine. Elles ont eu, de 1625 à 1892, jusqu'à 58 éditions. Celle de 1632 est ornée d'un frontispice dessiné par Rubens.

Cependant Mikolaj Rej (1505—1569) écrit exclusivement en polonais; bien qu'il ait eu des prédécesseurs, on l'appelle „père de la littérature polonaise". Il a été abondamment traduit en tchèque, à tel point que quelques-uns de ses opuscules dont l'original polonais a été perdu ne nous sont aujourd'hui connus que dans leur traduction tchèque. En général, soit en Pologne, soit en Bohême on traduisait beaucoup, et Bartosz Paprocki écrivait également dans les deux langues. Au commencement du XIX-e s., ainsi que l'ont récemment mis en lumière les recherches de M. Marjan Szykowski, les promoteurs de la renaissance nationale tchèque ont largement puisé dans la littérature de la nation-soeur, traduisant ou adaptant des ouvrages d'écrivains polonais du XVIII-e et du premier quart du XIX-e ss. Cette diffusion et cette influence de la littérature polonaise fut encore plus grande, ainsi que l'a démontré surtout M. Aleksander Brückner, sur la Russie moscovite où, au XVII-e s. étaient très répandues les traductions de divers livres populaires polonais.

Le meilleur poète polonais avant Mickiewicz, Jan Kochanowski, glorieux représentant de la Renaissance polonaise, de même que ses prédécesseurs en Pologne, écrivait d'abord en latin, mais c'est dans ses poésies polonaises que se manifeste le mieux son génie. De 1651 à 1900 ont paru une quarantaine de traductions de ses oeuvres, en allemand, en roumain, en français, en anglais, en tchèque, en russe, en serbe et en italien. Cependant, sauf la traduction roumaine du

„Psautier" (1673) et celle en français du „Congé des ambassadeurs grecs" (1823), ces traductions en langues étrangères ne comprennent que de brefs morceaux d'anthologie. C'est seulement au XX-e s. que les oeuvres du grand poète polonais de la Renaissance ont été pour la plupart traduites en entier à l'étranger.

Parmi les écrivains polonais du XVIII-e s., les politiques moralistes intéressent en premier lieu les traducteurs. C'est d'abord „La voix libre d'un citoyen, ou observations sur le gouvernement de Pologne" du roi Stanislaw Leszczyński, publié en polonais en 1749, et la même année en français (2-e édition en 1764), en allemand en 1771; puis „De la manière efficace de délibérer" de Stanislaw Konarski (1760—1763), traduit en allemand dès 1762; „L'avertissement à la Pologne" (1790) de Stanislaw Staszic, en allemand en 1794, etc.

Le poète principal du „Siècle des lumières", Ignacy Krasicki, est traduit en plusieurs langues. Son épopée héroï-comique „Myszeida" (1775) paraît en allemand en 1790; en français simultanément; en 1817 elle est traduite par Dubois sous le titre de „La Myséide", et par Lavoisier, sous celui de „La souriade". Lavoisier traduit aussi en 1828 le roman de Krasicki „Aventures de Nicolas Doświadczynski", dont la traduction allemande avait paru en 1776, c'est-à-dire la même année que l'original polonais. En 1779 — traduction allemande de „Pan Podstoli", en 1782 — du poème „Monachomachia czyli wojna mnichów" („Monachomachie ou la guerre des moines"); en 1796 — traduction allemande des délicieuses fables de Krasicki; deux traductions françaises de ces mêmes fables en 1828 et en 1830. Il existe d'ailleurs une multitude d'autres

traductions de tels ou tels de ces gentils apologues. Le poème descriptif de Stanislaw Trembecki „Zofiówka" („Sophiowka"), imité de Delille et consacré aux jardins de l'Ukraine des comtes Potocki, est publié à Vienne en 1815, en une riche édition, avec, en regard du texte polonais, le texte français par Lagarde.

Ce texte français de „Sophiowka" est accompagné de notes de Jan Potocki

ployaient couramment, à l'égal du polonais, les hautes classes de la société dans la seconde moitié du XVIII-e s. et pendant tout le XIX-e s. Parmi ces ouvrages de Potocki publiés d'abord en français et ensuite en polonais, on doit mentionner: „Voyage en Turquie et en Egypte" (1788) et un roman à tiroir, dans le goût fantastique de l'Orient: „Manuscrit trouvé à Saragosse" (1805).

distinct du coeur" (1816) de la princesse de Württemberg, née Czartoryska, traduit en français et en russe en 1834; „Pojata, fille de Lizdejko ou les Lithuaniens au XIV-e s." (1826) de Feliks Bernatowicz, la meilleure imitation polonaise de Walter Scott, traduite en français, en allemand, en anglais et en russe; „Le journal de Franciszka Krasinska" (1825) par Klementyna Tańska-Hofmanowa, qu'on a à tort considéré comme le journal authentique de la belle Polonaise, mariée au duc Charles de Courlande, héritier de la couronne de Saxe, grand-mère de Charles Albert de sa dynastie. La première traduction française de ce roman paraît en 1835; elle fut suivie de plusieurs autres traductions françaises, allemandes, anglaises et italiennes où l'on passait totalement sous silence le nom du véritable auteur. C'est à ce livre que Richard Dehmel a emprunté le sujet de son beau poème: „Tochter der Sonne".

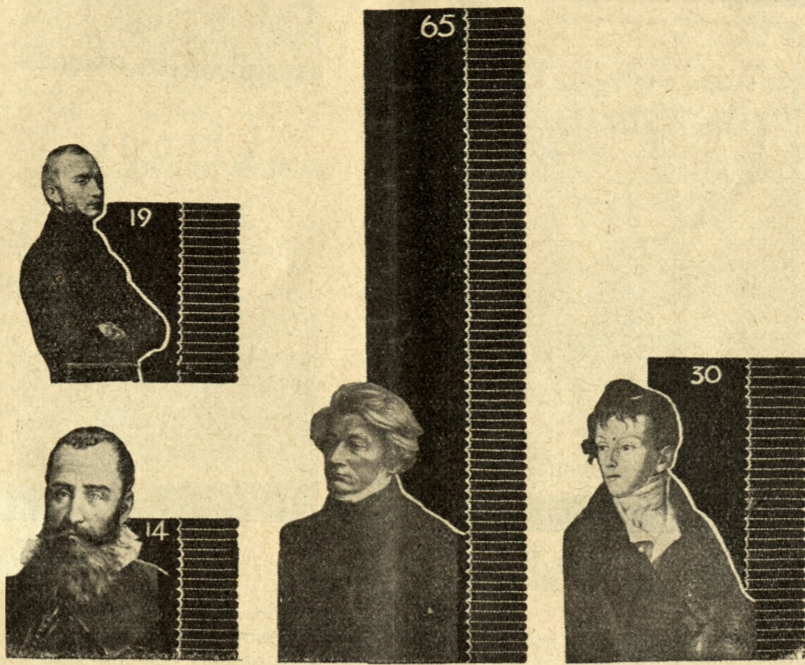
La grande poésie romantique polonaise, celle d'Adam Mickiewicz, Juljusz Slowacki, Zygmunt Krasiński, pénétra profondément chez les autres peuples slaves, de l'Orient, de l'Occident et du Sud. Il existe beaucoup de traductions de Mickiewicz, et aussi, mais postérieures, de Slowacki et de Krasiński, en russe et en autres langues slaves. Parmi les traducteurs nous signalerons le célèbre poète tchèque Vrchlicky. En Allemagne Mickiewicz et Krasiński sont particulièrement appréciés, et le critique Volkelt affirme que „Pan Tadeusz" („Messire Thadée") de Mickiewicz est la plus parfaite épopée moderne, répondant le mieux et le plus originalement aux conditions de ce genre poétique classique. Bien moins réussies ont été les traductions françaises qui pour la plupart décèlent de

grandes négligences. Il y a eu aussi des traductions anglaises, italiennes et autres, mais ce n'est que dans ces dernières années que dans ces langues ont paru des versions de valeur. „Le livre de la nation et du pèlerinage polonais" (1832) de Mickiewicz eut un sort tout autre. Ecrit en prose poétique et en versets bibliques, c'était l'expression de l'idéologie de l'émigration polonaise. La traduction française de Montalembert, précédée d'une préface enthousiaste du traducteur eut tout de suite un grand retentissement. Sous l'impression du „Livre" de Mickiewicz Lamennais écrivit „Les paroles d'un croyant". L'oeuvre de Mickiewicz donna encore lieu à plusieurs traductions françaises, italiennes, allemandes, lithuaniennes, slovènes, tchèques et même en hébreu. Vers 1848, année du „Printemps des peuples", parurent une foule d'imitations du „Livre de la nation et du pèlerinage polonais", surtout en Italie et en Roumanie. Bref, cet ouvrage eut une énorme popularité dans l'Europe entière.

Nous ne nous proposons pas ici de dresser un tableau complet des auteurs polonais traduits en des langues étrangères, et nous nous bornons à mettre en relief les détails les plus intéressants et les plus caractéristiques. Il arrive parfois que l'on rencontre de véritables curiosités bibliographiques, telles que par exemple la traduction allemande (1891) de „Felicitas" de Norwid, poète qui en Pologne n'a été tiré de l'oubli que dans les premières années du XX-e s.; ou encore le premier recueil de poésies de Zenon Przesmycki (Miriam), paru en traduction tchèque de Necas, dès 1885, alors que la première édition originale polonaise ne devait voir le jour qu'en 1893, c'est-à-dire huit années après. Il convient aussi de mentionner que certaines poésies de Wacław Rolicz-Lieder, encore aujourd'hui peu connu en Pologne, ont été traduites en allemand par Stefan George, très probablement avec la collaboration de l'auteur lui-même que des liens d'amitié attachaient au traducteur.

En Bohême de nombreuses traductions de poètes polonais de la seconde moitié du XIX-e s. ont popularisé entre autres le nom d'Adam Asnyk, qui d'ailleurs a été traduit en plusieurs autres langues. Il en est de même des symbolistes et des néoromantiques polonais de la fin du dernier siècle. Mais, évidemment, ce sont les romans qui le plus largement sont l'objet d'adaptations étrangères. Tous les bons romanciers polonais du XIX-e s., à commencer par Józef Ignacy Kraszewski et Henryk Rzewuski, jusqu'à des écrivains même de médiocre valeur sont traduits à l'étranger. Toutefois ces traductions pour ainsi dire accidentelles sont peu remarquées. Le marché européen ne devait être largement conquis que par Henryk Sienkiewicz dont le „Quo vadis?" fit triomphalement le tour du monde, acquérant, surtout en Bohême et en Italie, une popularité plus grande qu'en Pologne, où l'excellent écrivain est surtout prisé pour son „Ogniem i mieczem" („Par le feu et par le glaive"). Le retentissement à l'étranger des écrits de Sienkiewicz provoque la traduction d'autres romanciers polonais, mais non toutefois avec l'abondance à laquelle on aurait pu s'attendre, si la Pologne avait eu alors à sa disposition des moyens officiels de propagande. En dehors des pays slaves, parmi lesquels la Bohême le plus rapidement et le plus amplement s'approprie les productions de la littérature polonaise, les traductions allemandes sont les plus nombreuses. Ce sont surtout les romans et le théâtre de Gabrjela Zapolska, principal représentant du naturalisme, qui sont le plus en faveur. En allemand et en tchèque trouvent de nombreux lecteurs les romans de Marja Rodziewiczówna, de l'école d'Eliza Orzeszkowa. Celle-ci est en partie traduite en russe, et son roman „Mirtala" l'est en langue hébraïque. Certains ouvrages de Boleslaw Prus, d'Adolf Dygasiński, etc. sont traduits en russe, en tchèque, en allemand, et dès la fin du XIX-e s. paraissent les premières versions russes des récits yakoutes de Wacław Sieroszewski.

Kazimierz Czachowski.



Le tableau ci-dessus montre le nombre des éditions en langues étrangères, à partir de 1900, des grands classiques polonais: Jan Kochanowski (en bas, à gauche), Adam Mickiewicz (au milieu), Juljusz Slowacki (à droite), Zygmunt Krasiński (en haut, en gauche)

(1761—1815), voyageur fameux, archéologue et premier chercheur des antiquités slaves, auteur de nombreux ouvrages en français, langue que parlaient et em-

Les premiers essais dans le roman polonais moderne de la fin du XVIII-e et du commencement du XIX-e s. ont souvent été traduits, entre autres „Malvina ou l'in-



Le tableau ci-dessus montre le nombre des traductions de polonais effectuées dans chaque pays de l'Europe, depuis 1900. A partir de l'angle supérieur gauche, portraits des écrivains polonais: Andrzej Strug, Ferdynand Goetel, Wacław Sieroszewski, Juljusz Kaden-Bandrowski, Zofja Nalkowska, F. Ant. Ossendowski, Kazimierz Tetmajer, Henryk Sienkiewicz, Stanislaw Przybyszewski, Marja Konopnicka, Boleslaw Prus, Eliza Orzeszkowa, Stefan Zeromski, Wladyslaw Reymont. Les chiffres à côté des portraits indiquent le nombre des éditions en langues étrangères, les chiffres entre parenthèses, celui des langues en lesquelles les livres ont été traduits